

Frédéric Fourdinier

# UNE TRAVERSÉE

Dark Gletscher project





Mardi 23 Juillet 2019, Suisse, Val d'Arolla, les Magines, 8h00, altitude : 1968 mètres.

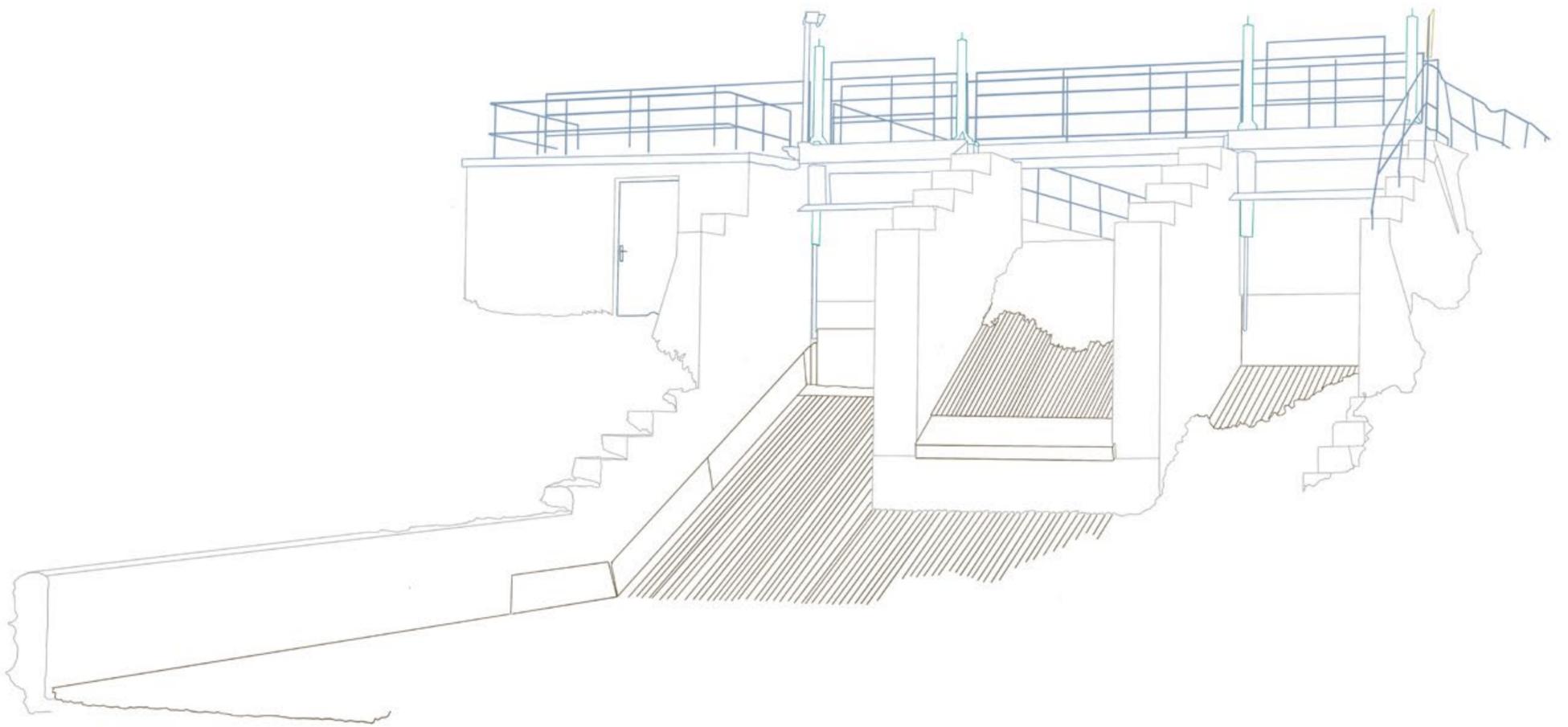
La route s'arrête face à une barrière. Au delà, l'accès en voiture n'est autorisé que pour le personnel de la station de pompage, faisant partie du grand complexe hydroélectrique Grande Dixence SA. Les étés Helvètes sont devenus caniculaires en fond de vallée. Ici, en altitude, une certaine fraîcheur se maintient le matin, les températures grimperont inévitablement dans l'après midi. Le ciel est immaculé, d'un bleu franc et illumine généreusement l'ensemble du massif alpin — un décor de carte postale — et le restera jusqu'à 13h. Ensuite, une cohorte de nuages fera incursion en provenance des versants italiens, une accalmie pour les yeux. Mais malgré cela, là-haut sur le glacier et le milieu minéral, la réverbération est intense et sans lunettes adéquates la rétine est fortement agressée.

Le long du torrent de la Borgne d'Arolla, dans l'ombre portée des montagnes, je passe à côté de la station où aboutissent des conduites forcées nourrissant des turbines. Dans la progression, le chemin transite d'un bitume crevassé par les intempéries, à une terre tassée par les pas humains. La limite entre ombre et lumière en mouvement révèle comme un scanner le relief des moraines latérales, ils sont les vestiges du «bas glacier d'Arolla». Coalescence des deux glaciers en amont, celui du mont Collon et d'Arolla au petit âge glaciaire (du XIV au XIX e siècle). Le rappel que le mouvement et l'instabilité sont maîtres dans l'absolu et la disparition total d'un relief permettra la formation d'un autre qui, lui même à son tour serra soumis de nouveau aux forces érosives terrestres, dans des futurs qui ne nous appartiendront plus.





À 2100 mètres d'altitude, je passe sur un pont et part dans des lacets caillouteux. Une mise en jambe sur environ deux kilomètres pour accéder au lit plus récent du glacier d'Arolla à 2600 mètres d'altitude. Durant l'ascension, les séracs du glacier du mont Collon, sur ma droite, déversent avec radicalité leurs derniers amas de glace, le long de parois inaccessibles et fortement érodées. Ces masses en suspens sont les spectres en mouvement d'un passé lointain, des milliers de tonnes de matières glacées venant de la zone d'accumulation à plusieurs kilomètres de là. Si des carottages en étaient prélevés, probablement qu'ils nous renseigneraient sur nos activités séculaires antérieurs. Arrivé en haut, se présente autour de moi : un barrage de rétention d'eau, une porte de service verrouillée donnant accès à des conduites forcées, des panneaux signalétiques mentionnant le risque de lâcher d'eau, un ensemble d'instruments de mesures météorologiques et un tuyau en PVC noir, d'où sort une eau claire et buvable.





À cette altitude, le paysage s'ouvre sur une large vallée glaciaire, incurvée et ultra minérale. De part et d'autre, se trouve le massif du bouquetin et du Collon, tapissés de moraines aux variations de gris infinis et rehaussés de névés lactés. Ils s'opposent au talweg de la vallée, où les eaux dynamiques d'un torrent parcourent l'ancien lit glaciaire. Chargée de sédiments arrachés à la roche, l'eau se teinte comme par mimétisme à son environnement, une harmonie alpine hostile et accueillante à la fois qui guide vers un seul élément, le glacier. L'ensemble des eaux sont de provenance multiples, elles s'ajoutent par capillarité au flux principal. Plus bas, la cuve en béton du barrage piégera, canaliserà et gèrera ce flux anarchique, car l'homme en a décidé ainsi et la nature n'a pas son mot à dire, ordre et rigueur à toutes altitudes.

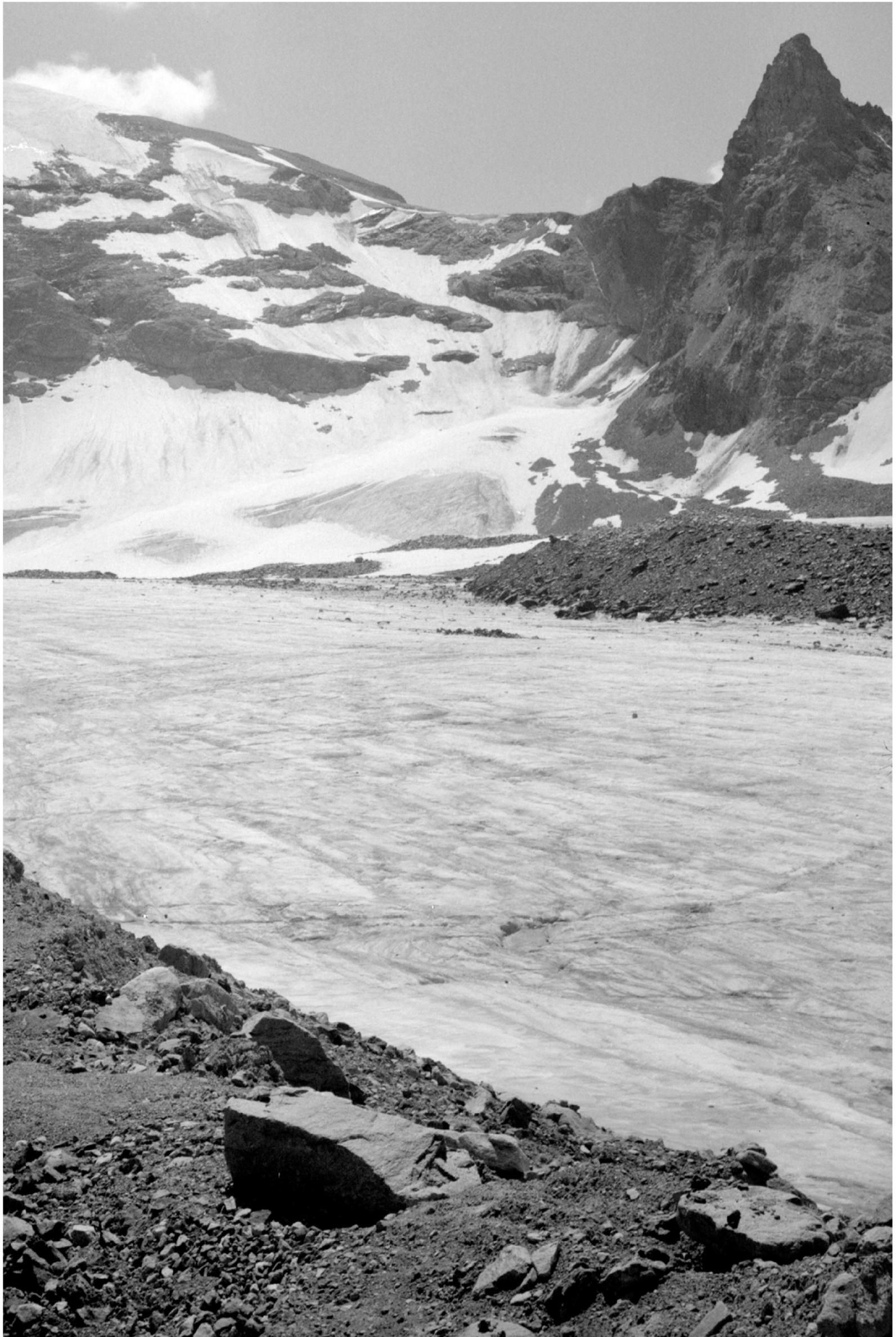
Au fur et à mesure, le terrain devient plus accidenté et le marquage plus précaire. Mieux vaut fixer un point précis dans l'espace et suivre de loin le courant du torrent. Soudain, la langue du glacier apparaît, timide, longiligne et noirâtre, l'empreinte laissée par son passage contraste avec ce qu'il est actuellement. En s'approchant, un mélange de pierres et de limon, plus ou moins stables, se confrontent au front glaciaire. Sur les bas cotés de la langue, plusieurs vestiges de glace, abandonnés récemment dans la débâcle, traduisent un retrait précipité du géant. Je reste au moins 2h, contemplation, observation, ingestion, consternation.





L'accès sur le glacier se fait par le flan gauche de la montée, dans un chaos de roches où divers culots de glace fossiles apparaissent. Le balisage est inexistant, il faut suivre de préférence les quelques traces sporadiques des marcheurs précédents. La carte indique approximativement l'endroit le plus adéquat pour traverser, mais tout cela reste aléatoire car le glacier évolue dans le temps. Une bande de neige crée le lien. Des marques de pas, partiellement fondues par le soleil, m'entraînent sur la surface granuleuse, irrégulière et scintillante du glacier d'Arolla. Sur un camaïeu de blanc sale, constellé de résidus aux provenances indigènes et exogènes — roches, sable, poussières, algues — les écoulements d'eau strient et sculptent l'ensemble de sa surface légèrement inclinée. Apparaît alors, subtilement, la diagénèse du glacier, d'un bleu qui fige le sang et fait prendre conscience vertigineusement du volume qui se trouve sous les pieds.

Le franchissement de la zone de transport, axe central du glacier qui flue vers le bas de la pente, se fait en deux parties. Elle est séparée par une moraine médiane, où se concentrent les matériaux rocheux expulsés et issues de l'érosion. De cet îlot central, j'embrasse les alentours avec délectation. S'ouvre alors en amont, une fenêtre d'observation sur la zone d'accumulation, là où l'organisme polycristallin prend vie et prépare un corps à corps avec le monde minéral.



Atteindre l'autre rive procure comme un soulagement. Il sera de courte durée, car l'objet de ma visite n'était pas de passer le col qui surplombe ce glacier, mais de faire le tour du propriétaire. Je ressort par la porte d'entrée via le même chemin, après l'heure du thé, avec discrétion, en évitant le dérangement, tout en sachant que les années de cette masse glacée sont comptées.





Prasinite, haut glacier d'Arolla

Frédéric Fourdinier

Texte 2019 - 2020

Photographie argentique 2019  
Photographie numérique - Minéral -2019